

SAC DE LETTRES



Numéro 3 : Falsification



Table des matières (clic !)

L'érito de Nelly Sanchez	p. 3
<u>« Au royaume du capitalisme... », par Lucie Genaille</u>	<u>p. 4</u>
<u>« Viviane », par Julie Carneiro</u>	<u>p. 16</u>
<u>« Une chaleur éternelle », par Flavie Ruzitska</u>	<u>p. 21</u>
<u>« Il y a tant de vrai qu'on ne sait plus où est le faux »</u>	<u>p. 23</u>
<u>« Ma vie falsifiée », par Evaristo Muendji</u>	<u>p. 29</u>
<u>La chronique d'Antoine Grivel</u>	<u>p. 31</u>

Édito

Et voilà, c'est terminé pour cette année universitaire ! Elle se termine avec le troisième numéro de *Sac de lettres* placé sous le thème de la falsification. Toute allusion au climat politique actuel serait fortuite, accidentelle... pas voulue, vous l'aurez compris.

Nous remercions les quelques étudiants qui ont su jongler entre oraux, partiels, dossiers pour nous livrer, dans les délais, ces textes inédits et de grande qualité. Nous profitons aussi de cet édito pour saluer le talent d'Antoine Grivel qui nous a donné là ses dernières chroniques.

Il est prévu que *Sac de lettres* revienne à la rentrée de septembre. Voici les thèmes retenus pour l'année à venir : « aimant » pour le numéro de novembre, « spirale » pour celui de mars et enfin « ridicule » pour le numéro de juin-juillet. Nous rappelons que pour la fiction les textes sont acceptés entre 250 et 1000 mots, soit 1 page minimum et 4 pages maximum. Tout genre accepté (conte, nouvelle, saynète). Pour la critique littéraire : des comptes rendus de lecture de 250 à 500 mots.

Vous savez tout ! A vous de jouer ! Nous vous souhaitons un bel été !

Nelly Sanchez

Au royaume du capitalisme...

L'enfant est roi.

« Mamaaaann... »

Un jour, je tuerai ce gosse de mes propres mains. Caroline se retourna. Cils papillonnant, lèvre inférieure mise en avant, seule une petite tête penchée sur le côté lui permit de voir que ce n'était pas un énorme ours en peluche qui venait ainsi de l'appeler avec une voix toute mielleuse, mais bien Théo, quatre ans et toutes ses dents, la frimousse rayonnante d'envie. « Ze veux maman. » Enfin presque toutes ses dents : il s'était cassé légèrement celles de devant en tombant il y a un an et demi, et depuis, tous les [j] s'étaient transformés en [z]. Ainsi, il trouvait *zolis* les *bizoux*, adorait *zouer* au *ninza* et boire du *zus d'oranze*, mais détestait le *zambon*, trouvait que *zardiner* c'était nul, et que le *garaziste* venait un peu trop souvent à la maison voir maman. Bien évidemment sa litanie préférée était « *Ze veux* » ou « *Ze veux pas* ». Et cet ours géant en peluche, oh ça oui, il le voulait... Caroline soupira. *Au fond, je le comprends, quel enfant n'a jamais rêvé d'en avoir un ?* Mais elle savait que le 6 devant le 4,99 euros invalidait tout de suite cet achat.

La femme poussa un second soupir : chaque fois, c'était un enfer de faire les courses avec son fils. Si ce n'était pas l'ours en peluche, c'était le petit train, la dînette ou un puzzle, et si par chance elle parvenait à esquiver le rayon jouets, c'était des bonbons, chocolats, et toutes sortes de friandises qui atterrissaient dans son caddie et qu'elle avait bien du mal à remettre en rayon. Mais cette fois, il ne s'agissait pas de deux ou trois euros en plus qu'elle pouvait trouver en achetant moins de ses yaourts préférés ou en économisant sur les croquettes du chat. Non, cette fois, elle allait devoir refuser, ce qui signifiait devoir

entamer une négociation de longue haleine avec ce petit diable qui ne voyait que son plaisir et pas le prix que ledit plaisir allait coûter. Elle se pencha vers lui :

« Théo... Je suis désolée, mais ça ne va pas être possible...

- Pourquoi ?

- Parce que cet ours en peluche coûte très cher, et si maman te l'achète, elle ne pourra plus acheter à manger pour la semaine ensuite...

- C'est pas grave, moi *ze* préfère le nounours !

- D'accord, alors, pas d'hamburger frites pour ce soir, pas de petits pois lundi et surtout... plus de chocolat chaud pour le petit déjeuner !

- Mais... mais... mais... »

À court d'arguments, le petit garçon sembla décider de changer de stratégie : ouvrant grand sa bouche, un cri strident, autant que celui d'une sirène d'alarme s'en échappa. *À se demander comment c'est humainement possible...* Son fils l'étonnerait toujours par sa capacité à s'époumoner. Et de ses yeux, qui brillaient d'envie quelques secondes auparavant, sortaient maintenant de grosses larmes qui roulaient sur ses joues et venaient se confondre avec la morve qui coulait de son nez. Caroline tenta de le prendre dans ses bras, sentant sur elle les regards indignés, agacés ou curieux des clients autour d'eux. Plus vite le caprice de son fils serait passé, plus vite elle pourrait retrouver un peu de dignité, finir ses courses et quitter le supermarché.

Mais le petit garçon ne se laissa pas faire, et la repoussant de toutes ses forces, il hurla : « T'es *méssante, ze* ne t'aime plus ! » avant de s'enfuir en courant. « Petit garnement... » siffla-t-elle avant d'abandonner son caddie sur place et de partir à sa poursuite. *Depuis quand un gosse de quatre ans peut-il courir aussi vite ?* Vite à bout de souffle, Caroline peinait à rattraper la masse de boucles sur pattes qui s'éloignait dans la foule, bousculant les gens sur son passage. Heureusement pour elle, trop occupé à vérifier que sa maman l'avait suivi mais pas ratrépé, Théo ne vit pas un homme apparaître dans l'allée, et par ricochet, son petit corps se retrouva projeté dans une pyramide de papier toilette, emportant au passage le panneau indiquant « **-30 % sur le pack de 20 !** ».

D'abord inquiète, Caroline accéléra le pas, mais fut vite rassurée quand elle aperçut son fils en train de se relever pour reprendre sa course. Cette fois, elle fut plus vive, et le

prit par le bras avec fermeté : « Viens ici toi ! ». Théo, manifestement conscient de la bêtise qu'il venait de commettre, se laissa faire. « Que se passe-t-il ici ? ». Le vigile, attiré par le vacarme venait vers eux à grands pas. Caroline bredouilla :

« Oui... Bon-bonjour... Je suis... Je suis désolée... C'est mon fils...

- Je vois bien qu'il s'agit de votre fils, madame. Il s'agirait de faire en sorte qu'il se calme !
- Oui, monsieur, croyez-moi bien, je fais de mon mieux... Théo ! Viens ici pour t'excuser s'il te plaît !
- Pardon...
- Bon, ça passe pour cette fois. Mais faites attention à lui la prochaine fois ! Il aurait pu se faire très mal en plus de tout ça... »

Après s'être confondue en excuses à son tour, Caroline prit Théo avec elle et commença à s'éloigner. Mais, quelques pas plus loin, le petit garçon s'assit, refusant de se relever. Déjà fulminante de colère, elle se tourna vers lui :

« Lève-toi Théo !

- Non !
- J'ai dit : lè-ve-toi. »

L'air obstiné, les bras croisés sur sa poitrine, le petit garçon secoua énergiquement sa tête baissée. Laissant échapper un râle d'impatience, Caroline s'agenouilla : « Si tu ne te lèves pas, je te traîne jusqu'au caddie. ». Elle lut un instant de doute dans les yeux de son fils, mais finalement, c'est le caprice qui l'emporta, et il resta assis. Alors, Caroline prit Théo par le bras, et veillant à ne pas lui faire mal, elle commença à le traîner. Opposant d'abord une farouche résistance, le petit garçon se mit à hurler et à gigoter dans tous les sens. Mais comme elle tenait bon, il finit par se laisser faire, puis par se relever et marcher à ses côtés. Une fois revenue au caddie, elle lui demanda :

« C'est bon, tu t'es calmé ?

- Oui... Mais maman...
- Théo, j'ai dit non.
- Ecoute-moieeeeeuuuuuhhh...
- ... Bon, fais vite.

- Z'aimerais vraiment avoir ce nounours, il est tout doux et super grand ! Si... Si... Si tu me l'achètes, tu seras vraiment la meilleure maman du monde !
- Crois-moi mon grand, j'aimerais pouvoir te l'offrir, mais ce n'est pas possible... Peut-être pour Noël, si tu es sage ?
- Mais Noël c'est dans super longtemps !
- Oui, mais tu sais mon ange, parfois, il faut savoir attendre pour avoir ce que l'on veut...
- Mais moi *ze* veux pas attendre, *ze* veux l'avoir tout de suite !
- Je suis désolée mon cœur, mais c'est non.
- Pfff... Papa a raison t'es qu'une « radis ».
- Pardon ?!
- Une « radis » ?
- Je crois qu'on dit « radine »...
- Eh bah... Eh bah moi *ze* m'en fiche ! *Ze* veux mon nounours !
- C'est toujours non.
- T'es vraiment méchante ! Papa... Papa... Papa, lui, il me l'aurait acheté ! »

Et merde. Elle ne risquait pas de revoir ses yaourts préférés avant longtemps...

Les voleurs font la loi.

Quand le gosse avait déboulé, Fred avait voulu l'esquiver. Si si, il l'avait vraiment voulu, mais trop tard, le petit s'était pris ses jambes en pleine poire. Après un instant d'inquiétude, il avait vu que tout allait bien, alors il avait repris sa recherche. *Ce n'est pas là... Pas non plus ici... Peut-être que... ? Ah non. Ah ! Voilà le rayon des... Putain, mais c'est pas possible, ne me dis pas qu'ils n'en ont plus ?!* Pourtant, Fred dut se rendre à l'évidence : dans le rayon, à la place de ses délicieux gâteaux Gerblé sans gluten se trouvait un vide, un trou béant, équivalent à celui que leur absence faisait dans son placard, et dans sa vie. Renfrogné, il serra les lanières de son sac à dos, avant de se diriger d'un pas rapide vers la

sortie du magasin. *Décidément, cette journée est vraiment nulle à ch...* Alors qu'il s'apprêtait à franchir le seuil, une main ferme attrapa son épaule, doublée d'une interpellation « Hé vous !!! » Fred se retourna et découvrit son interlocuteur : un grand black, épaules comprimées dans une veste de costard noire trop petite, les pieds solidement ancrés dans le sol, une barbe soigneusement taillée parsemée de poils gris et blanc, une bouche sévère et un regard sérieux. *Oh toi... Tu ne sais pas sur qui tu es tombé mon vieux.* Ignorant les regards soupçonneux des clients alentour, Fred sortit son sourire édenté le plus angélique :

« Oui monsieur ?

- Montrez-moi votre sac, s'il vous plaît.

- Je ne crois pas...

- Comment ça ?

- Je refuse cette invitation si poliment formulée, quoiqu'un poil autoritaire si vous voulez mon avis...

- Mais, monsieur, ce n'était pas une invitation.

- Ah non ?

- Non. Montrez-moi votre sac, *s'il vous plaît.*

- Mais vous le voyez mon sac ! Un magnifique sac de sport vert pomme, et très pratique avec ça ! Il a plein de poches pour mettre ma gourde, mes clés, et oh ! C'est vrai ! Même des chewing-gums... Vous en voulez un ?

- Monsieur, ne jouez pas à l'imbécile avec moi, je veux vérifier l'intérieur de votre sac, pas l'extérieur...

- Excusez-moi, c'est vous qui jouez avec les mots, pas l'inverse ! Il faut être précis dans la vie... Tony, c'est ça ? Il faut être précis dans la vie, Tony, sinon les quiproquos sont vite arrivés...

- ... Eh bien, maintenant que le quiproquo est résolu, vous pouvez me montrer l'intérieur de votre sac.

- ... C'est toujours non !

- Comment ça ?

- Mais Tony... Vous ne vous rendez donc pas compte que c'est absolument impoli de demander ce genre de choses ? »

Voyant l'air étonné du vigile, Fred se sentit obligé d'en rajouter une couche : « C'est une atteinte à la vie privée que vous faites là ! ». Dans les yeux de son interlocuteur, il vit que plusieurs émotions se mélangeaient : de l'agacement, de la lassitude, mais aussi une pointe d'amusement. Le vigile lui répondit alors sur le ton de ceux qui savent qu'ils enfoncent des portes ouvertes : « Oui, mais, vous savez, c'est mon métier de faire ça. De vérifier les sacs de ceux qui partent du magasin avec l'air de n'avoir rien acheté. Parce que, vous savez, il y en a qui mettent des choses dans ces sacs, et qui partent sans payer. » Fred sourit. *C'est l'heure du coup de grâce...* « Et alors ? ». Les yeux éberlués, Tony le regarda sans trop comprendre où il voulait en venir :

« Eh bien, c'est du vol. C'est mal...

- En êtes-vous si sûr ?

- Comment ça ?

- Tony, vous travaillez pour une enseigne nationale qui doit se faire *a minima* 10 000 euros à la minute, et qui n'est pas loin de l'esclavagisme vu le salaire de misère que vous et vos collègues gagnez. Fondamentalement, qu'est-ce que cela changerait si j'avais pris un ou deux articles dans mon sac et que j'étais parti sans payer ? Ne serait-ce pas une forme d'acte de justice pacifiste ? »

Il y eut un instant de silence, puis, à la grande surprise de Fred, le vigile éclata de rire avant de dire « Allez-y, partez, pas besoin de voir ce qu'il y a dans votre sac ! ». *Merde... Maintenant, il va penser que j'ai vraiment volé...* Alors que son interlocuteur commençait à faire demi-tour, c'est le client qui le rattrapa, lui tendant le sac :

« Je suis très content de voir que vous avez changé d'avis, mais, pour le coup, je n'ai vraiment rien dans mon sac !

- Non non mais c'est bon, partez, je vous en prie, je n'ai pas envie de voir ce qu'il y a à l'intérieur.

- Mais je vous assure qu'il y a rien !

- Oui monsieur, non monsieur... Je ne veux pas savoir !

- ... Revenez s'il vous plaît ! Je vous assure, je ne suis pas un voleur ! »

Le vigile était déjà loin. Fred s'en retourna, avec une pointe de honte à l'idée que l'homme ait une mauvaise image de lui, et croisa une vieille dame recourbée qui avait suivi toute la scène et qui d'un air pincé lui demanda : « Franchement, si même les vigiles n'arrêtent plus les gens comme vous, où va le monde ? ». Fred avait envie de lui répondre, et cela allait d'un simple « Je vous le demande » à un « Mêle-toi de ton cul » bien senti, mais la vieille dame était déjà loin, elle aussi. *Eh bah dis donc... Elle se déplace incroyablement vite pour une petite vieille...*

L'amour est un choix... ou pas.

Cette journée n'en finit décidément pas... Tony s'essuya le front. Il se sentait trop serré dans sa veste, mais ce n'était pas sa faute si le pressing l'avait fait rétrécir de deux tailles en dessous de celle qu'il lui faudrait ! Il y avait ça, et peut-être aussi les petites pâtisseries dont son homme le gâtait depuis leur rencontre. Cinq ans maintenant... Et ça en faisait trois qu'il arborait fièrement une alliance à son annulaire gauche. Caressant machinalement l'anneau, il repensait à sa journée : entre le petit qui avait atterri, Dieu sait comment, dans le papier toilette – mais il l'avait vu sortant du magasin avec un gros nounours qu'il peinait à porter, alors il se doutait que pour le gamin cette mésaventure était déjà oubliée – et ceux qui se croyaient malins à voler le supermarché... Il en avait attrapé deux aujourd'hui : deux pauvres petits lapins qui s'étaient laissé surprendre, le premier sur le fait, la seconde en tentant de sortir avec un ventre de femme enceinte, alors qu'il était pourtant sûr de l'avoir vu entrer fine comme une brindille. Puis il en avait laissé filer un, dans sa grande bonté, parce que leur discussion l'avait amusé, et un peu fait réfléchir.

Depuis, posté à l'entrée, il faisait les cent pas et commençait à sentir les douleurs habituelles dans ses lombaires, quand il restait un peu trop longtemps debout. Soudain, son talkie grésilla : « *To-...-y bes-... de toi ...-ayon poiss-...-ie.* ». La transmission était mauvaise, mais le vigile avait saisi le principal du message : il y avait du grabuge chez les poissonniers. S'y rendant d'un pas nonchalant, il repensait à l'homme qu'il avait laissé partir : il ne savait pas s'il avait vraiment volé, mais il lui avait dans tous les cas laissé de

bon cœur la liberté. *Ça se voyait qu'il n'était pas un mauvais bougre...* Alors qu'il s'approchait du stand de poisson – cela pouvait se deviner rien qu'à l'odeur – des cris lui parvinrent aussi aux oreilles. Enfin, il fit face à une scène tragi-comique. En effet, deux jeunes femmes se faisaient face et se hurlaient dessus. Autour, les clients, intrigués, soient s'arrêtaient pour regarder, d'un œil amusé, soit au contraire fuyaient, gênés par le spectacle qu'offraient les deux femmes. L'arrivée du vigile, et de son regard sévère adressé aux opportuns qui s'étaient attardés les décidèrent à passer leur chemin. Mais les deux femmes elles, trop occupées à se hurler dessus, ne remarquèrent absolument pas sa présence :

« Tu vas m'expliquer ce que tu faisais main dans la main avec mon mec !

- Comment ça avec ton mec ?! C'est le mien, je te signale ! Ça fait un an qu'on est ensemble !

- Perdu ma grande, perso ça en fait deux !

- Mesdames, mesdames, calmez-vous ! Que se passe-t-il ? intervint Tony.

- Il se passe que j'ai surpris cette garce main dans la main avec mon homme ! Ils achetaient du thon, bien tranquillement... », lui répondit une première jeune femme, les cheveux oxydés par une décoloration blonde, maquillée comme pour défiler sur le tapis rouge, et habillée tout de cuir.

« Ce n'était pas du thon, mais du saumon ! Mais ça ne m'étonne pas que tu ne saches pas faire la différence entre ton espèce et du poisson de luxe ! » renchérit la seconde femme, une grande rousse au style bohème. Puis, se tournant vers Tony :

« Elle a attendu que mon fiancé s'en aille chercher le pain pour m'agresser monsieur, il faut l'arrêter !

- Ton fiancé, non mais ça va pas toi, toujours plus !

- Si, je sais qu'il va me demander en mariage, j'ai vu un écrin dans son sac la dernière fois !

- Elle est sûrement pour moi, je te rappelle que ça fait plus longtemps que toi que je suis avec lui !

- Non, à mon avis, ça fait un an qu'il veut te larguer mais qu'il n'ose pas, espèce de folle !

- C'est toi qui es complètement maboule ! Tu as dû le piéger ou un truc du style... Tu m'as l'air un peu sorcière sur les bords...

- C'est ça, je suis une sorcière et je te maudis toi et tes descendants qui seront sûrement aussi décérébrés que toi !

- Mais je t'emmerde toi et ton thon d'ailleurs ! Tiens, prends-en un dans la gueule ! s'époumona la blonde, excédée, saisissant un poisson sur l'étalage et le lançant en direction de la rousse, qui l'esquiva de justesse.

- Ce n'est toujours pas du thon ça, pauvre conne ! » rétorqua cette dernière en prenant un poulpe visqueux et armant son bras afin de répliquer.

Mais si la cible était juste, c'est Tony qui se prit l'animal en pleine poitrine, en voulant s'interposer. *Eurk...* Plusieurs clients qui avaient vu la scène firent une grimace de dégoût, tandis que quelques autres laissèrent échapper un petit rire. Tentant de garder un minimum de contenance, alors que le poulpe chutait à ses pieds, et que la tireuse se confondait en excuses, Tony retint un haut-le-cœur avant d'arguer : « Mesdames, mesdames, calmez-vous... Savez-vous ce que je comprends de cette situation moi ? Je vois deux femmes au grand cœur, dont la confiance et l'amour ont été abusés par un seul et unique coupable. C'est lui qui vous a trahies, chacune votre tour, en entretenant une relation amoureuse avec vous deux en même temps. Alors s'il y a quelqu'un qui méritait de recevoir ce poulpe en pleine figure, c'est bien lui ! Vous devez vous soutenir dans cette épreuve, pas vous cracher dessus ! Car vous êtes toutes les deux les victimes d'un bourreau des cœurs, et pas des adversaires qui devez vous battre, et certainement pas pour lui ! Allons, calmez-vous... ». Les deux femmes semblaient s'être apaisées, et Tony soupira. *La crise est passée...* Les quelques curieux avaient même passé leur chemin. Il commença alors à faire demi-tour pour se nettoyer du jus de poulpe qui parfumait maintenant sa veste. Enfin ça, c'était sans compter sur une voix masculine qui s'exclama dans son dos :

« Pascaline ?! Qu'est-ce que tu fais-là ?!

- Qu'est-ce que je fais là ?! Je t'ai suivi, pauvre tocard !

- Tu l'as suivi ? Mais t'es complètement folle !

- Sophie, chérie, s'il te plaît, calme-toi...

- « Chérie » ... Alors comme ça, c'est vrai ? Tu sortais avec elle en même temps que moi ?!

- Non mais... »

Le vide s'était fait dans la tête de Tony, il n'entendit donc pas la suite de l'explication. *Non... Ne me dites pas que...* Il se retourna et... *Oh put...*

« Tony ?!

- Quentin.

- Quentin ?! Mais non, il s'appelle Benjamin...

- Non, c'est Martin, mais quoi, vous vous connaissez ?

- Un peu qu'on se connaît... Et c'est bien Quentin son prénom.

- Non chéri, s'il te plaît ce n'est pas ce que tu crois...

- Chéri ?! s'exclamèrent en choeur les deux femmes.

- Mesdames, je vous présente mon mari. Ex-mari d'ici peu...

- Toto, je peux tout t'expliquer, je te jure...

- Ne m'appelle plus jamais ainsi, Quentin. Tu as perdu ce droit.

- Non...

- Sophie, l'écrin que vous avez trouvé dans son sac doit être celui de son alliance. Celle que je lui ai glissée au doigt il y a trois ans...

- Il y a trois ans ?!

- Et cela en fait cinq qu'on est en couple... Putain cinq ans que tu me trompes...

- Je te jure que non ! Et il n'y a eu qu'elles !

- Mais ça fait au moins deux ans ! Et de toute façon, comment veux-tu que je te croie maintenant ?!

- Mais je ne sais pas... Ça s'est fait comme ça... Mais je te jure il n'y a que toi que j'aime !

- Excuse-moi juste pour être sûr, c'est à qui que tu t'adresses ? Parce que ton baratin, on ne doit pas être les trois seul.es à l'avoir entendu...

- Mais comprenez-moi... J'ai besoin d'amour, de me sentir aimé moi... Alors quand vous m'en donnez moins, bah...

- Pauvre Quentin... C'est à cause de ta mère qui est morte à ta naissance ça je suis sûre...

- Euh... Je te signale que sa mère n'est pas morte, elle est seulement très malade, et il doit s'occuper souvent d'elle...

- Erreur mesdames, sa mère est bien vivante, et se porte comme un charme, d'ailleurs on a prévu d'aller dîner chez elle demain, je crois que ça devait être poulet rôti au menu... »

Pascaline, la bouche grande ouverte, ne parvenait manifestement pas à se remettre du choc, tandis que Sophie utilisait un vocabulaire aussi fleuri que sa robe afin d'accabler le Don Juan accusé. Quant à Tony... Il était dévasté. Il ne parvenait pas à croire que l'homme aimé et aimant qui partageait ses nuits et sa vie depuis si longtemps n'était qu'un sombre connard... Il n'avait rien contre le polyamour, mais il n'en était tout simplement pas adepte et Pascaline autant que Sophie semblaient partager ce goût pour la monogamie. Il ne pouvait pas accepter ça. Alors très calmement, il ramassa le poisson et le poulpe et les lui mit dans les bras :

« Tu paieras ça. Et s'il te plaît quand tu rentreras, tu me feras le plaisir de faire tes valises.

- Mais pour aller où ?

- Oh, tu trouveras... Tu as sûrement une énième conquête chez qui poser tes affaires, et ton culot.

- Mais...

- Chut... Crois-moi mon chéri, tu ne veux pas argumenter plus. Parce que sinon, ces biceps que tu admirais tant me serviront à autre chose qu'à te donner la fessée. Et crois-moi que ce n'est pas l'envie qui m'en manque...

- De me donner la fessée ? demanda Quentin, d'un air ahuri.

- Non, de te donner une raclée, abruti. Maintenant, dégage ! »

Quentin-Benjamin-Martin partit sans demander son reste. Quant à Pascaline, Sophie et Tony, ils se retrouvèrent dans la salle de pause du personnel, et les heures qui suivirent, il leur expliqua à quel point elles avaient été manipulées. Elles hurlèrent à la trahison, à la disgrâce, au déshonneur, en bref, au scandale. Il pleura un peu, beaucoup, passionnément, à la folie, entama la phase du déni en même temps que celle de la colère, mais était incapable de comploter une vengeance. En revanche, Sophie et Pascaline comptaient bien « lui faire payer à ce salaud ». Alors, même si elles se détestaient (et cela

est un mot un peu trop léger pour exprimer le ressentiment qui les liait), elles décidèrent de s'allier, pour se venger. Mais ceci est une autre histoire...

Lucie Genaille

M1 FABLI

Viviane

C'était toujours Viviane. Constamment Viviane. Jamais elle, jamais Clarence.

Pourquoi diable le monde tournait-il autour de cette fille aux cheveux blonds et au regard trop clair ? Pourquoi était-ce toujours elle, et jamais les autres ? Pourquoi, depuis que cette blondasse effacée avait mis un pied ici, le monde entier lui tournait le dos ?

Clarence n'en pouvait plus. Chaque apparition de cette muette au regard fuyant faisait pulser une rage sourde dans ses veines. Rien que la silhouette frêle, trop parfaite dans sa discrétion, suffisait à lui faire monter la bile.

Elle, Clarence, elle était douée. Avant que cette gamine de première année ne débarque dans sa vie, elle brillait. Meilleure peintresse, meilleure version d'elle-même. Dans ce monde artistique vacillant, incertain, elle excellait dans ce qui comptait le plus, le grand genre. Ces scènes historiques, mythologiques, bibliques, qui réclamaient rigueur et maîtrise.

De la Cène au Festin des Dieux, d'un portrait équestre de Napoléon recréé à l'identique, jusqu'à des scènes arrachées à la seule force de textes anciens, elle avait tout pour devenir l'étoile de sa ville. Et même davantage. Les Beaux-Arts lui étaient promis, avec leur cortège de beauté, de promesses, de reconnaissance et de gloire.

Puis Viviane était arrivée. Viviane, avec son visage d'une innocence révoltante, presque enfantine. Viviane, qui respirait la vie jusque dans son prénom. Viviane, parfaite jusqu'au moindre cil. Elle incarnerait un jour cette femme éclatante qui effacerait Clarence à jamais.

Et Clarence le sentait : à chaque bouffée d'air qu'elle devait partager avec cette voleuse, cette usurpatrice qui feignait l'indifférence face aux louanges, sa rage froide gagnait en puissance.

Viviane était fausse. Elle trichait. Elle feignait le talent, simulait la modestie. Une imposture derrière des airs d'innocence.

— Si tu ne veux pas de tout ça... alors efface-toi !

Clarence balayait violemment son bureau du bras. Les pots à pinceaux basculèrent, les papiers volèrent, le désordre se fit chaos.

Elle bouillonnait. On lui avait volé son avenir. Tous ses espoirs, ses rêves.

Comment rivaliser avec une gamine désinvolte, si parfaite qu'elle éclipsait tout ? Comment, avec ses toiles à la grandeur classique, lutter contre une artiste qui semblait toucher à toutes les formes d'art ?

Elle posait les yeux sur une immense oreille peinte sur une toile, et pour la première fois, elle se sentit elle-même usurpatrice, comme si elle imitait, maladroitement, un talent qui n'était pas le sien.

Pour dessiner une oreille, il faut d'abord chercher l'ombre, traquer la lumière, deviner les os sous la peau fine...

Viviane était égoïste. Égoïste d'exceller, égoïste de voler les rêves de celles qui travaillaient avec acharnement pour obtenir une simple note griffonnée au dos d'un cadre. Elle savait qu'il n'y avait de place que pour l'excellence, et elle s'en emparait sans lutter.

— Viviane, je te hais !

Les larmes de rage coulèrent. Clarence craquait. Elle devenait folle à force de voir cette gamine réussir là où elle-même échouait, encore et encore. Et pourtant, au fond d'elle, une autre douleur la rongeait : l'admiration muette qu'elle portait aux œuvres de sa rivale. De sa chute.

Clarence savait, au fond, que l'artiste n'était pas qu'un simple faiseur de gestes. Chaque coup de pinceau, chaque nuance d'ombre et de lumière, chaque composition, révélait quelque chose de l'âme. C'était cela, l'art : une extension du soi, une manière de cristalliser ses tourments, ses désirs, ses obsessions. Mais Viviane... Viviane n'avait rien de cela. Elle n'avait pas cette profondeur. Elle était vide, ou du moins elle en donnait l'apparence. Elle avait l'air de n'être qu'une image, une coquille sans contenu, une façade lisse qui n'offrait aucune fissure, aucun reflet.

Et pourtant, c'est à elle que l'on accordait les honneurs. C'est à elle que l'on tendait la scène. C'est elle que l'on encensait.

Viviane était un miroir sans âme. Tout ce qu'elle produisait était une fausse image de perfection, une imitation appuyée, mais sans profondeur. Elle pouvait reproduire des gestes, des techniques, des compositions classiques avec une maîtrise froide et rigide. Mais il manquait l'essentiel. Il manquait l'humanité dans son art. Elle n'avait rien à dire. Rien de personnel. Elle n'était qu'une ombre, un simulacre de talent.

Et Clarence, à chaque fois qu'elle la voyait peindre, était envahie par une sensation étrange. Comme si son propre art, son propre univers, lui échappait. Comme si, dans cette

recherche frénétique de la beauté, de la perfection, Viviane était parvenue à manipuler la réalité elle-même. Et cette idée, cette image de Viviane comme une imposture parfaite, une falsification vivante, la rendait folle. C'était elle, la véritable usurpatrice.

Mais que signifiait « usurper » un talent ? La question hantait Clarence. Dans un monde où l'art devenait de plus en plus une question d'image, de représentation, de façade, est-ce que cela voulait vraiment dire quelque chose ? L'art n'était-il pas déjà devenu une immense supercherie ? Une illusion collective dans laquelle la technique était plus importante que l'authenticité ? Après tout, l'art était de plus en plus une question de perception, de manipulation de l'œil, du regard du spectateur, une question de se faire voir avant de se faire comprendre.

Viviane n'était-elle pas simplement la meilleure à jouer ce jeu ? Elle n'avait pas d'âme, mais elle avait la capacité de modeler les apparences avec une maestria inouïe. Ce qu'elle faisait n'était pas de l'art. Non, c'était de la falsification pure et simple. C'était l'art de reproduire ce qui se fait, ce qui est attendu, sans jamais se demander si c'était authentique. Ce n'était pas de la création, mais de la reproduction. Et cette reproduction, parfaitement maîtrisée, effaçait tout ce que Clarence avait cherché à construire. Tout ce qu'elle avait tenté de dire.

Clarence, elle, ne savait pas comment faire autrement que de donner une part d'elle-même à chaque œuvre. Dans chaque toile, elle faisait saigner une petite part de son âme, l'exposant avec une vulnérabilité qui laissait des traces. Elle donnait de la vie à ses toiles, même quand elles la dévoraient. Mais Viviane... Viviane n'avait pas cette capacité. Elle restait là, hors de l'œuvre, à regarder le monde comme un spectateur curieux qui pourrait le décrire, mais qui ne saurait le comprendre. Elle n'était qu'un miroir froid, une surface lisse.

Les œuvres de Viviane étaient comme des copies parfaites, mais sans le soubresaut de la vie. Elle avait réussi à devenir l'imperfection parfaite. Son art n'était qu'une projection de ce qu'on voulait voir, mais rien de ce qu'on pourrait ressentir. C'était comme si le talent n'était qu'un masque qu'elle portait avec une aisance déconcertante.

Et ça... ça brisait tout. Cela brisait l'idéal de l'art, la notion même de la vérité artistique. C'était la falsification de la vérité par l'image. C'était l'effacement de l'humain derrière la perfection de la technique. C'était l'usurpation de la place que Clarence pensait mériter, mais qu'elle avait sacrifiée sur l'autel de sa propre vérité.

Elle se sentait comme une imposture, maintenant, elle aussi. Peut-être que tout cet art qu'elle avait créé, tout ce qu'elle avait peint, n'était qu'une autre forme de falsification. Peut-être que son propre travail n'avait pas cette « vie » qu'elle pensait lui donner. Peut-être qu'elle était simplement la dernière à voir la vérité.

Le pire dans cette folie ? C'est qu'elle savait, au fond, que Viviane n'avait même pas besoin de comprendre cela. Viviane, avec son air détaché, savait exactement quoi faire pour être acclamée, admirée, adorée. Elle n'avait pas besoin d'âme, ni de profondeur. Elle avait la surface, et la surface, c'était tout ce que le monde voulait. Alors que Clarence, elle, perdait tout dans la quête de la vérité.

Et, pourtant... elle ne pouvait s'empêcher d'admirer, dans l'ombre de sa colère, cette fausse perfection. L'art de Viviane n'était peut-être pas de l'art, mais c'était sûrement l'une des plus grandes manipulations qu'elle ait jamais vues. Et cette manipulation la fascinait, l'obsédait. Cela la rendait folle. Elle ne pouvait s'empêcher de voir dans les toiles de Viviane la falsification de l'univers, et cela, plus que tout, la torturait.

Julie Carneiro

Une chaleur éternelle

Je glisse sur la surface, tachant les fils de lins d'un chagrin humain. Ma traînée semble fidèle, mes courbes épousent les contours de son modèle, et esquissent les traits sensuels que seul lui pouvait connaître. Il ancre son portrait pour la rendre éternelle. Sa main croit créer le réel, mais je le dénature.

Celui qui travestit la véracité s'enferme dans sa propre fabulation. Mais ce n'est pas la falsification du mensonge, c'est celle de la dévotion. Ses doigts sont noués autour de mon corps, je tremble dans le creux de sa main. Lentement, il me trempe dans la couleur avec la douceur qu'on accorde aux trésors fragiles. Il me presse sur la toile pour graver l'empreinte d'un visage qu'il connaît par cœur : celui de l'être cher. Une ultime tentative pour se respirer l'âme une dernière fois.

La robe pourpre dont il l'a vêtue illumine les teintes claires de son visage. Son portrait trône sur un fond brun, sobre et profond. Sans même s'en rendre compte, il me fait mentir. L'artiste lisse une ride, ravive un éclat, intensifie un regard que les années avaient terni. La beauté de sa composition réside dans sa simplicité et son silence, où transparaissent les tiraillements de son existence. Chaque fois que j'effleure la toile, le mensonge devient un peu plus beau. Il apprivoise le passé en fluidifiant les pigments de ses sentiments. Il parvient à traduire un temps suspendu, mais derrière la grâce et la délicatesse affleure une solitude. C'est celle du peintre.

J'ignore, mais je devine. Il tente de retenir quelque chose d'elle, comme un idéal fragile. Sous mon passage, j'ai l'impression de nourrir l'illusion. C'est la plus exquise des trahisons, par sa finesse, son raffinement et sa délicatesse. Il utilise mon poil usé pour dépeindre sa réalité. Et moi, pinceau fidèle, je l'aide à figer son histoire pour qu'elle dure un peu plus longtemps. Je l'aide à s'extirper du réel en le laissant réécrire ses tourments.

Cocktail appréciable, poison éternel, ivresse d'espoir. Mon peintre est un oiseau qui n'appartient plus au monde des mortels. Placide et grise, sa peau s'étiole sous ses larmes, épuisant sa carnation.

Dans ce rouge violacé dont il m'enduit, mon cœur saigne. Les humains contemplent et haïssent grâce à lui. L'amour ne défie pas la mort, mais le désespoir. Alors qu'elle est plongée dans le repos éternel, lui est immergé dans un rêve. L'existence engendre les tragédies les plus déchirantes et les lumières les plus éclatantes. Je le vois envier ce corps inerte, dépourvu de souffrance, vidé de regrets. Tandis que lui, submergé par sa présence, écrasé par son attachement, suffoque sous son absence.

Une fois son travail achevé, je l'observais par la fenêtre de l'atelier déambuler dans le jardin. C'est un endroit qu'ils avaient cultivé ensemble. Pendant qu'il se remémorait sa présence, ses doigts effleureraient les fleurs qu'elle avait aimées. Elle avait un don pour faire pousser la vie là où il n'y en avait pas. Les souvenirs de son épouse envahissaient son cœur, et même si la douleur était parfois insupportable, il savait qu'il ne pourrait jamais la laisser partir. Une étrange sérénité l'envahit.

C'est alors qu'il revint vers moi. Il attrape une nouvelle toile. Me saisit à nouveau, alternant parfois avec mes confrères pour livrer ce qu'il souhaitait voir indéfiniment. Sa femme, durant une journée de printemps, semant la vie de ce qu'elle chérissait tant. Accompagnée par les faisceaux lumineux qui se déployaient avec grâce, le croassement tenace des habitants de la mare, et la masse d'abeilles qui butinait les jonquilles fraîchement arrosées. Elle était parfaitement à sa place dans ce paradis bucolique, bercée par l'étreinte solaire. À sa chère et tendre, le peintre laisse un dernier présent : une chaleur éternelle.

Flavie Ruzitska

M1 Sociologie

Il y a tant de vrai qu'on ne sait plus où est le faux

(Nuit)

Les heures passent, jusqu'à cette longue plage de la nuit où rien ne bouge, où rien ne trahit le passage du temps. Que de choses étranges au fil de ces années qui m'ont reconduit à toi... Par une seringue fichée dans le bras, on nous a prélevé quelques gouttes d'un fluide transparent pour le stocker dans des laboratoires, deux tours ont surgi d'un nuage immense et propulsé des avions de ligne dans le ciel de Manhattan, des pays se sont agrégés dans le sang, une foule a déferlé dans Berlin pour y bâtir un mur, des particules ont dérivé vers l'est pour se fondre en un autre nuage au-dessus d'une ville ukrainienne, un grand nuage gris qui attire les oiseaux allongés au sol... Et moi, j'ai beau marcher à reculons, les yeux rivés sur mon point d'origine, je sais parfaitement où je vais.

12 octobre

Oui, c'est à cette heure-là que je rentre, 17h30 peut-être, à quelques décennies près. Devant ta porte, les poches pleines d'allumettes, il faut dire que j'ai eu le temps de faire plusieurs fois le tour du Massachusetts mais me voici, un peu fatigué peut-être, avec les mêmes excentricités qui te faisaient sourire à seize ans. Tu sais, ce soir-là j'ai fini par le regarder ce film à la télé, je ne sais plus sur laquelle de nos six chaînes, *Patton*. Je t'avais dit non quand tu m'avais demandé, et c'est vrai que les films historiques ça ne me plaît pas plus que ça, mais ça m'a permis de penser à toi qui à ce moment-là pensais peut-être à moi en train de penser à toi devant l'écran. Était-ce pour cela que tu m'avais posé la question,

pour que nous ayons ces deux heures de partage à distance ? Peu importe à présent, on va passer la droguerie, c'est vraiment le coin que je préfère dans cette ville, comme un petit morceau de bourg médiéval qui se serait trompé d'adresse dans la grisaille. On traverse les rails, fais bien attention s'il te plaît, nous voilà partis.

Ne me demande pas comment j'ai réussi à nous faire entrer dans ce bâtiment Second Empire, un jour je te raconterai pourquoi j'ai cette clef, je te raconterai aussi l'histoire des lieux si tu veux bien. La salle de classe a toujours cette odeur de plancher humide et de craie, j'entends résonner de nouveau les premiers mots appris dans cette langue, *stol, stul, stol, stul, stolstulstolstulstolstul*, comme une montre qui s'affole, toi à ta place habituelle au premier rang, discrète, imperturbable, moi comme toujours derrière ton épaule droite à attendre que le soleil vienne caresser tes cheveux bruns (pas de bouclettes baroques ou de sortilèges fin-de-siècle, pas de serpentements ou de coquetteries : une nappe, un aplat), ma main gauche à l'extrême bord de la table comme pour effleurer quelque chose qui viendrait de toi, ton aura peut-être ? À cet âge on veut croire à ces choses-là... Ici aucun professeur ne s'aviserait de t'humilier devant les autres – tu penses bien que je ne le laisserais pas faire, je me lèverais aussitôt de ma chaise pour te défendre ! *Monsieur, vous ne pouvez pas dire cela de vos élèves, vous ne savez pas ce qu'ils vont devenir, aujourd'hui ils ont du mal à répondre à vos questions mais dans dix ou quinze ans ils pourraient bien vous surprendre.*

Comme j'ai aimé ce moment où tu m'avais donné ces pages photocopiées ! Tu vois, on y devine encore une silhouette d'encre sur une plaine écrasée de soleil, car elles sont restées intactes dans la chemise transparente qui les protège depuis tout ce temps, les mots à peine plus pâles... Non, je ne crois pas que Dulcinée n'ait été que cette paysanne sans intérêt, nous savons bien que c'était Sancho qui plaisantait. *Y querría ya verme en camino, solo por vella, que ha muchos días que no la veo y debe de estar ya trocada...* Dans quelques années je dirai, petit sourire en coin, que je cite évidemment la version de Pierre Ménard (car il savait bien ce qu'il nous reste : jouer dans les ruines de l'Histoire, inventer des variantes, dynamiter les catégories du vrai et du faux, en retardant l'instant où l'on va ouvrir la boîte et voir si le chat est toujours vivant), mais ça c'est pour plus tard — ce temps que nous partageons, nos seize ans, c'est l'âge où l'on doute de bien des choses mais pas

de la vérité de nos élans, c'est l'âge où il y a la possibilité du lyrisme, et si elle n'ose pas s'exprimer ce n'est pas par réflexe ironique mais simplement par timidité, c'est l'âge où l'on est révolutionnaire et embarrassé de soi-même, c'est l'âge où il y a des chevaliers, des chats qui miaulent et des poètes russes. Auprès de toi je me suis mis à lire des livres sans grande théorie de la littérature, de la poésie surtout, à aimer des musiques où la tristesse est caressante et sans pathos, à me révolter contre les injustices au nom d'un idéal plutôt que d'une idéologie, et sinon à croire en Dieu, du moins à faire comme s'il ne nous était pas indifférent.

Regarde, je t'ai rapporté cette photo de voyage, c'est la tombe de Brodsky à San Giorgio. C'est un endroit paisible et doux, on marche sur les aiguilles de pin comme sur les plages catalanes, et je dois être l'un des seuls à m'y recueillir encore. J'y ai lu à mi-voix ce sonnet que j'avais marqué pour toi d'une croix, en marge de ce recueil que je t'avais prêté, avec le petit sou de cuivre lancé dans le cosmos des câbles et l'écho des fantômes dans la nuit. Qui de nous deux est un fantôme dans cette cour que surplombe une galerie, et les autres, nos camarades, est-ce qu'ils nous voient de là-haut, un peu gauches, pris dans les lignes tracées au sol ? C'est difficile à dire. Il n'y a pas qu'une seule réponse, j'imagine.

Ici c'est une ville où j'avais cru, va savoir pourquoi (un nom sur un registre, une silhouette entraperçue ?), que j'allais te retrouver. C'était à l'heure mauve aux accents de bandonéon, quand les mouettes décrivent leurs arabesques autour du terminal et s'engouffrent par les carreaux cassés avec des cris rauques. La photo est floue, c'est parce que le souvenir lui-même n'est pas bien net. Pour autant, c'est une connexion de plus dans cette mémoire que j'ai essayé de construire en réseau, ajoutant des chaînons manquants ici et là, fragments contre mes ruines, une étoffe que tu avais touchée, une photographie aux coins brûlis par l'humidité, autant de briques assemblées contre l'absence.

J'avais pensé te refaire voir la piste du stade, j'aurais enfilé un survêtement et tu te serais postée sur une butte avec ton appareil qu'on n'appelait pas encore argentique parce qu'il n'en existait pas d'autres, mais aujourd'hui ce serait un peu ridicule avec mon arthrite. Nous ne voulons pas d'une répétition au ralenti, n'est-ce pas ? Alors viens, je t'emmène au

cinéma ! J'ai vérifié sur le journal, ils donnent ce cycle sur le cinéma russe, on va s'asseoir côté à côté comme avant, comme avant... Les fauteuils rouges sont moelleux, même si le velours en est usé. Ta main sera posée sur l'accoudoir, la mienne s'en approchera tout doucement, insensiblement, et pourtant je sais bien que deux heures ne suffiront pas à couvrir le gouffre de cinq millimètres qui les sépare. Nous serons les seuls spectateurs, nous pourrions aussi bien avancer jusqu'à l'écran, danser maladroitement devant la neige qui tombera encore autour d'une jeune femme et d'un soldat sur un quai de gare, mais nous savons toi et moi qu'il n'en sera rien.

C'est là que je voulais t'emmener en fin de compte, dans ce café idéal et sans adresse sinon la mienne, comme le lycée, le cinéma et tout le reste : tout cela est mien, construit de mes mains, mon abbaye aux sept couleurs, mon palais d'illusion. Une maison de ciment ou de mots, qu'importe puisque c'est la même chose en fin de compte – une maison secrètement bâtie et vouée tout entière au *presque* et au *qui sait*, à ce qui a *peut-être failli*, à ce qui *aurait pu* et *c'est tout comme* : une maison où s'annule la différence entre l'Histoire et les histoires. Avec son flipper et ses tables en formica, bien sûr c'est plus modeste que le living room aménagé en salle de classe, le patio dessiné comme une cour d'école ou le *home cinema* avec les fauteuils d'origine de la salle où nous allions, mais je l'aime bien quand même ce petit coin de bistrot des années 80 que j'ai fabriqué dans la cuisine. C'est pour ça que je rentre si tard, il m'a fallu toutes ces années pour inventer ce lieu où j'habite, où tu es aujourd'hui mon invitée. Il a fallu la nuit, surtout, une nuit comme on en voit à S. Thala. Je n'ai pas voulu bâtir de cathédrale, j'ai voulu laisser de la petitesse — la goutte de pluie qui a compris qu'elle allait se perdre dans l'eau salée, les deux flocons de neige tombés dans un jardin du Montana, une maison imaginaire construite par des mains de chair.

Assieds-toi en face de moi dans ma station orbitale au-dessus de l'océan, tu n'as pas besoin de parler. Je prononce ton nom, quelques syllabes qui naissent d'une bouche fermée, grattent le fond du palais, libèrent un peu d'air avant de retourner dans leur caverne. Je voudrais juste, si tu es d'accord, prendre tes mains dans les miennes, comme cela... Sont-elles des mains de seize ans, ont-elles des taches brunes à présent, voit-on le tracé des veines et des tendons, lit-on ce que les ans y ont écrit de peine, je ne sais pas, je garde les yeux fermés et derrière eux le temps est resté dans sa mare. Voilà. C'est tout, cela suffit.

C'est un cadeau que je fais à ce jeune homme de 1986. Oui, cela lui aurait suffi, il n'en souhaitait pas davantage : tenir tes mains entre les siennes. Un baiser serait le début de quelque chose et tout début porte en lui sa fin, alors rien de plus que ces doigts qui s'entrecroisent. Un cadeau pour cet autre moi que je cherche parfois, dont je veux croire que des années de serrures grippées, de tambouille réchauffée et de pianos laissés sous la pluie, les fouets et la morgue du temps, ne l'ont pas tout à fait anéanti. D'abord c'est la pulpe de mes doigts sur le dos de ta main, le majeur trouve un métacarpe et choisit de le suivre, la pression se fait un peu forte quand j'arrive au bout, sur la bosse du mois de mai, mes phalanges se posent tout doucement sur les tiennes, nous restons un peu dans cette chaleur, nos pouces l'un contre l'autre, j'ouvre les yeux, je relève la tête, c'est comme une prière arrivée à l'amen.

Plus tard tes mains découvriront d'autres paysages, elles écriront des histoires. La robe blanche à volants d'Émilie, l'étrange objet dans le ciel qui n'était qu'un planeur, le jeune arbre qui fut choisi pour devenir pirogue... Si tout ceci ne devait être qu'une histoire, alors elle serait composée pour ce moment précis où tu es devant ton écran, à lire une nouvelle intitulée « Il y a tant de vrai qu'on ne sait plus où est le faux » (je ne fais que la poser devant toi, lis-la si tu peux), et elle aura accompli le même prodige que ta visite dans ces lieux de mémoire que j'ai réinventés pour toi, pour *nous*, ce mot qui aura mis quarante ans à exister : par cette histoire, sur la rive opposée de la nuit, je fais cadeau à cet adolescent de l'instant rêvé où nos mains se joignent. La dette est payée, l'avenir a accordé la requête de l'enfance.

(Nuit)

Les tasses chauffent le café que nous y avons versé par la bouche, bientôt il aura la bonne température pour être aspiré par la machine. Très lentement, millimètre par millimètre, ma main gauche glisse vers le bas de l'accoudoir, s'en écarte aussi lentement, puis elle bondit sur ma cuisse, aussitôt protégée par ma main droite, comme elle s'éloigne du rebord de la table avant que je ne me lève et quitte la salle, dos à la porte ouverte. Runrivriverrun, on met un pied derrière l'autre, on retraverse les rails, fais bien attention s'il te plaît, dans cette ville

étrange et familière les conducteurs regardent d'où ils viennent, pas où ils vont, un pied derrière l'autre, et nous voilà devant chez toi.

13 octobre

Oui, c'est à cette heure-là que je rentre, 17h30 peut-être, à quelques décennies près. Tu sais, ce soir-là j'ai fini par le regarder ce film à la télé, je ne sais plus sur laquelle de nos six chaînes, *Patton*. On va passer la droguerie, on traverse les rails, nous voilà

B. R.

Ma vie falsifiée

Je ne suis que la lumière éteinte de ce qu'ils décident de moi,
Un amas de mensonges qui falsifie ma pathétique existence.
Mes idées sont guillotinées dans le palais de Sa Majesté le Roi
Faisant de ma voix la risée d'un monde qui me tient à distance.

Je ne suis que la loi inopérante qui persiste dans le code pénal,
Sa fonction fut dénaturée par ceux qui la jugeaient accessoire.
D'un instant à l'autre, elle passa de loi fondamentale à banale,
Aujourd'hui, sa gloire passée est aussi morte que mon espoir.

Mes dires et rires de saphir dépérissent au contact de leur face
Emplie d'ire, ils se nourrissent de ce que mon être inerte trace,
J'embrasse la poésie pour faire fi de leurs interprétations crasses
Qui me font courir avec ma lyre vers le nid de mon mal vivace.

Je ne sais plus qui je suis... Qu'ont-ils fait de ma vie véritable ?
Ils en savent plus sur moi que je n'en sais... Ma vie est une fable,
La falsifiée sur l'estrade : elle trône au-dessus de la foule saoule,

L'authentique, piétinée par la masse : un liquide rougeâtre coule.

Si Solitude et Mélancolie sont à leur tour falsifiées et effritées,
Si mes doigts et mes lèvres cessent de frémir durant mes nuits,
Si les agents de sécurité de mon parc d'attractions s'enfuient,
Si cela se produit, ma vie véritable sera décapitée, déchiquetée.
Car de ma vie, seulement reste un recueil de peines indélébiles ;
Des cicatrices qui ne sont pas moins que mon identité dévastée,
Et moi, sans émoi, je les exhibe, indifférent à leurs fades babilis,
Puisque plus rien n'a d'intérêt pour une âme vétuste et dépitée,
Puisque Bonheur, une fois parti, arrive comme les carabiniers,
Puisque mes liens se heurtent toujours à l'inévitable sédentarité
De la volonté, et puisque pour exister j'ai besoin d'un vernier.

J'incarne Pyo Ye-Rim en lutte contre mon existence falsifiée,
Contre cette vie qui ne porte que mon nom dans son emblème.
Mes écrits sont les cris muets que hurlent les mouettes blêmes,
Seul mon manuscrit peut blâmer ma vie falsifiée et magnifiée.

MUENDJI Evaristo

La chronique d'Antoine Grivel

Pour mon ultime contribution à Sac de lettres, après avoir écrit sur l'effondrement et l'espace, j'ai choisi un sujet plus léger : les chats. Léger, certes, mais très littéraire : Colette, Pascal Quignard, Haruki Murakami... Il y a une vraie littérature de chats, que je ne maîtrise que très lacunairement et qui ne sera donc pas l'objet de cette chronique. Non, pour l'été qui approche (ça ne vous aura pas échappé), j'aimerais recommander deux livres illustrés traitant, par des moyens littéraires très différents, de chats.

Si je vous dis Maurice Genevoix, vous penserez en premier lieu, au choix, à l'auteur de *Ceux de 14*, écrivain-soldat panthéonisé en 2020, au prix Goncourt 1925 pour *Raboliot*, ou, si vous êtes fin connaisseur de l'histoire de l'Académie française (c'est peu probable), au Secrétaire perpétuel de 1958 à 1973. Il est d'ailleurs, à ma connaissance, l'unique détenteur du triplé Goncourt-Académie-Panthéon. Mais Genevoix est aussi l'auteur de *Rroû*, un délicieux roman d'apprentissage à hauteur de chat, réédité en 2022 par La Table Ronde dans une très belle édition reliée, et illustrée par Gérard Dubois. Rroû est un chaton recueilli par des humains, il vit, grandit à leurs côtés, et apprend ce qu'est la liberté : l'acceptation de la mort. Comme dans un roman classique, il connaît des péripéties : il s'enfuit, protège la chatte Câline des deux voyous locaux, Raies Jaunes et Nez Noir, s'aventure dans la forêt, est chassé... Il vit. C'est un magnifique hommage aux chats, à leur sens de la liberté, leur *Dasein*, écrit dans une langue d'un autre temps :

« Non, ce n'est pas dormir que de m'abandonner ainsi à la caresse de l'air bougeur, à sa clarté changeante où les feuilles font un bruit d'eau qui coule. C'est savourer lentement la jouissance de vivre, mon engourdissement consenti, ma molle nonchalance que brûle peu à peu le soleil montant sur les toits. » (p. 26)

À l'autre bout du spectre littéraire, on trouve Nathalie Quintane, écrivaine-poétesse d'avant-garde (pour le dire vite), publiant, selon elle, de la littérature à La Fabrique et de la politique chez P.O.L. Dans *Chemoule, un chat français*, illustré par Stephen Loyer, on suit avec délectation la vie et les pensées de la narratrice, Chemoule (qui pensait d'abord s'appeler Michel Poniatowski – mais non, après vérification, c'est une chatte). Chemoule dort. Elle dort et ce faisant, persévère dans son être-chat. Dans ses moments d'éveil, elle philosophie, observe, nous donne des conseils pour la gratter là où il faut. Les phrases de Nathalie Quintane sont, plus que jamais, saccadées, hachées, elles tournent sur elles-mêmes, se déplient et se replient, comme un chat.

« Je dors.

Dormant (participe présent, invariable), je pratique l'activité la plus intelligente au monde, la plus sensible, toujours inédite ; un luxe. Je suis dans le luxe. Je mène dormant une vie luxueuse.

D'ailleurs tout le monde m'envie et je ne connais personne qui ne m'envie pas. » (p. 88)

Et surtout, Chemoule est un chat français, c'est-à-dire attentif au style, à la langue, aux mots. Un écrivain, en somme. J'aime l'idée que les chats soient la métaphore parfaite de la littérature. Je retourne dormir.

Antoine GRIVEL

M2 Métiers du livre et de l'édition

Maurice Genevoix, *Rrouû*, La Table Ronde, 2022 [1931], avec les illustrations de Gérard Dubois. Existe aussi en poche.

Nathalie Quintane, *Chemoule, un chat français*, P.O.L, 2025, avec les illustrations de Stephen Loyer